

Les histoires

Un élément clé de l'alphabétisation

par Anne McKeough

Les histoires remplissent tous les aspects de notre vie. Elles viennent à nous sans crier gare quand nous entendons par hasard une conversation dans l'autobus et nous secouent au moment des nouvelles du soir. Nous entourons nos enfants d'histoires en leur lisant des contes et en les encourageant à lire de la bonne littérature dans l'espoir qu'ils exploreront - dans leur imagination - des frontières qui dépassent les nôtres. En outre, la plupart d'entre nous leur racontons des aventures de notre enfance et leurs équipées pendant qu'ils étaient aux couches. Cependant, quand nous pensons à la façon d'encourager leur alphabétisation, nous ne pensons habituellement qu'à des histoires de la littérature formelle.

Je ne douterai jamais de l'importance de la littérature imprimée, mais elle ne constitue pas le seul élément fondamental de l'alphabétisation. Comme l'a souligné la célèbre romancière canadienne Margaret Atwood, la littérature puise ses racines dans « les histoires de cuisine » que nous, adultes, contons à nos enfants ou qu'ils nous entendent dire pendant qu'ils jouent ou flânent à portée de voix. Ces histoires orales, dites dans le contexte familial, encouragent l'alphabétisation émergente parce qu'elles font naître chez l'enfant le sentiment de ce qui fait une bonne histoire en plus de fournir un modèle sur la façon dont les événements sont interreliés sous forme d'histoire. Elles ont en outre la possibilité de façonner la vie même de l'enfant. En d'autres termes, les parents, les grands-parents, les tantes et les oncles ont à la portée de leur langue une deuxième source de soutien à l'alphabétisation. En plus de leur lire des histoires, ils peuvent fournir aux enfants « un élan littéraire » en leur racontant des histoires familiales.

Raconter nos histoires aux enfants

Même si rappeler aux parents de raconter leurs histoires familiales à leurs enfants pourrait sembler trop évident, le phénomène perd du terrain dans de nombreux foyers parce que les parents sont trop occupés à travailler (voir *Transition*, juin 1996 et septembre 1997) ou parce qu'ils n'associent pas l'histoire à l'alphabétisation. En outre, les parents ne sont pas les seuls à ne pas y pas voir de lien. Il y a quelque temps, j'ai mentionné à un groupe d'enseignantes en maternelle qu'elles pourraient encourager les parents à partager leurs histoires familiales pour préparer leurs enfants à l'apprentissage formel de la lecture. Une enseignante de la vieille garde plutôt agacée m'a demandé ce que les enfants pourraient bien apprendre de la lecture en entendant parler du vieil oncle Louis. J'ai répondu en leur racontant une de mes histoires familiales pour illustrer comment elles peuvent préparer un enfant à la lecture. Avant de commencer l'histoire, j'ai établi le scénario:

J'ai grandi dans la campagne de la Nouvelle-Écosse. J'étais différente de mes amis parce que mon grand-père - nous l'appelions Papa - n'était ni Irlandais ni Écossais ni Français. Papa était Maltais. Quand j'étais enfant, ma mère m'a raconté son histoire.

Papa est né et a été élevé à Malte, une petite île de la Méditerranée. Il a décidé d'immigrer à Sydney, en Australie, au début de la vingtaine. Papa était un bon artisan mais, de toute évidence, il n'était pas un as en géographie. Il ne savait pas qu'il y avait plus d'un Sydney dans le monde et c'est ainsi que lorsque le préposé aux billets a réservé son passage sur un bateau qui l'amènerait à Sydney, Nouvelle-Écosse plutôt qu'à Sydney, Australie. Il ne s'est aperçu de rien.

Le bateau avait quitté le port depuis deux semaines déjà et se trouvait en plein milieu de l'Atlantique quand Papa a découvert que sa destination était bien différente de celle qu'il désirait. Trop tard. Il fallait composer avec les circonstances, et c'est ce que Papa a fait. Il s'est trouvé un emploi, a marié une Écossaise appelée Cassie et s'est bientôt retrouvé à élever une famille en Nouvelle-Écosse.

Comment cette histoire a-t-elle aidé mon alphabétisation? Premièrement, comme toutes les bonnes histoires orales ou écrites, celle-là m'a fait remettre mes perceptions en question et aller au-delà de mes opinions de l'époque. Je me rappelle avoir réfléchi à comment Papa avait pu se sentir quand il a constaté son erreur - désespéré! Mais, ai-je pensé, si une erreur si importante et si terrible pouvait bien tourner, j'avais certainement raison d'espérer que mes erreurs ne me seraient pas fatales. Quand j'ai demandé à ma mère pourquoi les parents de Papa ne lui avaient pas dit que ce n'était pas le bon Sydney, sa réponse (ils ne le savaient probablement pas eux-mêmes) m'a laissée perplexe. Comment était-il possible que des adultes ne sachent pas une telle chose? Je me suis plus tard rendue compte que sans cette erreur je n'existerais probablement pas. Que serait-il arrivé si le préposé lui avait demandé « Quel Sydney »? Je me suis demandée si le destin avait décidé de mon existence ou si j'étais le simple fruit du hasard.

Se poser des questions sur soi-même, sur des personnages d'histoire réels ou imaginaires ainsi que sur leurs (més)aventures, comme ce fut mon cas, fait partie du plaisir que nous procurent les histoires et de ce qu'elles nous apprennent. La capacité de s'interroger sur le sens caché d'une histoire est une compétence

dont les enfants ont besoin pour aimer la lecture. Sans cela, elle devient une tâche accablante qui offre, au mieux, peu de plaisir et, au pire, peut devenir un supplice.

L'histoire de mon grand-père a aussi facilité mon alphabétisation en me donnant un modèle sur la façon dont les histoires sont organisées. Il s'agit d'un aspect important parce que la recherche a démontré à maintes reprises que les enfants ont besoin d'un « abrégé » (un plan mental de ce à quoi s'attendre) pour comprendre le déroulement d'une histoire orale ou écrite. Sans un abrégé, ils ne savent pas distinguer à quelles parties de l'histoire il faut accorder une attention particulière.

Les enfants développent leur compréhension de l'histoire en y étant exposés de multiples fois, particulièrement quand elles sont accompagnées d'une



discussion réfléchi. Avec le temps, ils se rendent compte, à un certain niveau, des caractéristiques communes à toutes les histoires. Les parents qui intègrent les histoires à la vie quotidienne augmentent l'exposition de leurs enfants à ces dernières en plus de leur permettre de constater ce que la « vraie vie » et la « vie dans les livres » ont en commun. Il n'y a pas meilleure façon de préparer les enfants à la lecture que de leur permettre d'y appliquer tout ce qu'ils connaissent de la vie.

Les quatre caractéristiques d'une histoire

Dans son livre *Acts of Meaning*, l'éminent psychologue et éducateur américain Jerome Bruner nous signale que quatre caractéristiques définissent le texte suivi et forment un bon abrégé (squelette) d'histoire :

Premièrement, les histoires sont « séquentielles ». En d'autres termes, elles racontent des événements qui se sont déroulés dans le temps. Quand les enfants écoutent une histoire, ils doivent être prêts à voyager dans le temps avec le conteur, sinon les événements ne seront qu'un méli-mélo incompréhensible. Comme conteurs et auditeurs matures, nous tenons cette connaissance pour acquise, mais comme la plupart des choses, il faut l'apprendre. L'histoire concernant mon grand-père est un bon exemple de la première caractéristique du récit. Elle commence au moment où, jeune homme, il a décidé de quitter Malte et se poursuit avec son voyage de l'autre côté de l'Atlantique à destination du mauvais Sydney. Son épopée se termine par la vie agréable qu'il mène dans son nouveau pays malgré des débuts inquiétants.

Selon Bruner, la deuxième caractéristique du texte suivi est la « particularité ». En d'autres termes, les histoires mettent l'accent sur des événements et des individus particuliers. Là encore, il faut l'apprendre même si cela pourrait sembler évident. Quand ils racontent une histoire, les jeunes enfants s'écartent presque toujours de l'essentiel. Ils ont tendance à prendre des directions tout à fait différentes et finir avec quelque chose n'ayant rien à voir avec le début de l'histoire. Si les histoires des adultes sont ennuyeuses, c'est souvent parce qu'ils s'écartent du sujet. Une bonne histoire concerne une question particulière, comme l'histoire de l'erreur de mon grand-père.

Troisièmement, les histoires comprennent l'« intentionnalité » des personnages. En d'autres termes, elles ne décrivent pas simplement les actions des personnages, mais nous montrent aussi les intentions qui motivent ces actions ou qui surviennent en réaction aux événements. Dans son livre, *Actual Minds, Possible Worlds*, Bruner décrit ces deux aspects du texte suivi comme « le paysage de l'action » (les événements dans un monde externe et physique) et « le paysage de la conscientisation » (les événements, comme les intentions, les pensées, les sentiments et les convictions -

dans un monde interne et mental). L'histoire racontée par ma mère m'a fourni un excellent modèle d'intentionnalité. Les actions de mon grand-père étaient motivées par son désir d'immigrer en Australie et le fait que son intention ait été contrecarrée a donné du piquant à l'histoire. De tels modèles sont essentiels au développement des capacités de lecture puisque les jeunes enfants décrivent généralement le paysage de l'action dans leurs histoires bien avant d'y intégrer avec succès celui de la conscientisation.

La dernière caractéristique du texte suivi abordée par Bruner est « l'aspect canonique et le manquement » - en d'autres termes, explorer et rendre compréhensibles des événements qui dévient (manquement) de la norme ou des occurrences « canoniques ». L'histoire de Sydney illustre de toute évidence cette dernière caractéristique du texte suivi. Elle raconte un événement très inhabituel (immigré au mauvais continent) qu'elle rend plausible.

Les histoires familiales constituent une riche ressource de savoir sur le monde des textes suivis. Même si elles sont orales et non lues, elles partagent nombre des caractéristiques du texte imprimé et aident les enfants à comprendre comment les histoires sont organisées et réalisées. En outre, les histoires familiales motivent de façon intrinsèque puisqu'elles concernent, d'une certaine façon, l'enfant lui-même. Elles développent et expliquent le sentiment d'appartenance de l'enfant à la famille et le caractère unique de sa famille dans un monde rempli de familles.

Les enfants racontent leurs propres histoires

Bien entendu, les adultes ne sont pas les seuls à avoir des histoires familiales à raconter. Les enfants en ont une multitude qui n'attendent que d'être contées. Le fait de pouvoir conter leurs histoires personnelles permet aux enfants de classer en quelque sorte et de comprendre le méli-mélo de personnes et d'événements qui remplissent leurs journées occupées. Cela leur permet d'organiser leurs pensées et de s'entraîner à s'exprimer dans une forme compréhensible pour les autres. Cependant, leurs histoires ne sont pas toujours joyeuses, comme ce fut le cas pour un petit garçon de quatre ans que j'appellerai Geoff et qui a participé à l'une de mes études de recherche.

Geoff: Il était un petit garçon. Il frappe la balle avec le bâton de baseball et elle atterrit dans le jardin. La balle frappe la fleur et la fleur meurt. Alors, il dit à sa maman de sortir la balle du jardin. Puis, il demande à sa maman d'aller chercher la balle. Sa maman se met en colère et l'enferme dans sa chambre.

Enseignant: Oh, mon Dieu. Comment se sent-il?

Geoff: Terrible!

L'histoire de Geoff aurait bien pu être basée sur une expérience personnelle troublante et la forme du récit pourrait lui avoir permis de revisiter l'événement. En se référant encore une fois aux quatre caractéristiques du texte suivi, l'histoire de Geoff comprend un enchaînement logique des événements dans le temps, met l'accent sur une situation et un personnage particuliers, considère (avec l'aide de l'enseignant) l'état mental du personnage et explore, selon la perspective de l'enfant à tout le moins, un manquement à l'aspect canonique. Il peut ne pas avoir été conscient de ce qu'il faisait, mais Geoff s'est servi de son expérience pour penser à la forme du récit et l'a utilisée pour réfléchir à son expérience.

De peur de donner l'impression que raconter une expérience personnelle constitue un outil approprié d'enseignement et d'apprentissage réservé aux très jeunes, voici l'histoire de Catherine, 17 ans, tirée de la recherche effectuée par Diane Salter, une de mes anciennes étudiantes de deuxième cycle.

Catherine: Je me rappelle que chaque année depuis que je suis née, notre famille de quatre enfants partait dans la camionnette remplie pour nous rendre à la ferme de mes grands-parents, un trajet de deux jours des Territoires du Nord-Ouest jusqu'en Saskatchewan ... Outre notre famille, toute la parenté s'y rendait aussi - tantes, oncles, frères et soeurs. Il y avait 12 petits-enfants en tout, mais quand on ajoutait à cela toutes les tantes, les oncles, etc ...

C'était merveilleux. Chaque année à notre arrivée, tout le monde nous attendait sur la véranda pour nous saluer encore. C'était les meilleurs étés qu'on aurait pu souhaiter. Jouer au baseball, courir dans les champs, aller à la pêche, jouer autour de la maison au chat perché avec un

ballon mouillé ou à la cachette dans les granges le soir. Il y avait aussi toutes ces chaudes soirées d'été où la maison était si remplie de parents que nous les enfants devions aller dehors et nous asseoir sur l'immense pelouse en avant de la maison pour parler de l'« ancien temps », de la journée qui finissait ou des plaisirs du lendemain.

Cela a duré pendant quinze ans ... après cela, certains d'entre nous étions incapables de nous rendre à l'été à cause de nos emplois et autres. Graduellement, avec le temps, les visites d'été à la ferme ont cessé, mais les merveilleux souvenirs de quinze formidables étés ne s'effaceront jamais.

M^{me} Salter : Quelle principale idée ressort de cette histoire?

Catherine: Les liens, je crois. Les liens entre les cousins, les cousines et les grands-parents ainsi que l'importance des souvenirs. Les souvenirs restent toujours fidèles. Si quelque chose ne va pas, il suffit de penser à un bon moment pour éprouver du bonheur.

M^{me} Salter : Que signifie cette histoire pour vous?

Catherine: Beaucoup! L'histoire et les souvenirs qu'elle suscite sont très importants pour moi. Ils sont tout pour moi. Toute l'histoire relate des souvenirs, n'est-ce pas? Et il est important pour tous d'avoir des souvenirs ...

L'histoire de Catherine semble servir de catalyseur pour lui permettre de généraliser au-delà de ses expériences antérieures et de réfléchir sur la nature de la vie humaine. Son interprétation des événements va bien au-delà du fait de passer des étés à la ferme et même au-delà de la promiscuité ressentie avec les membres de sa parenté, même si ces expériences sont évidemment très importantes pour elle. Elle considère l'histoire comme un témoignage sur « l'importance des souvenirs », pour elle-même et pour « tout le monde ». Tout comme le petit Geoff de quatre ans, Catherine recourt à l'histoire pour réfléchir à ses expériences, quoique de façon plus sophistiquée.

Le médium et le message

Les gens sont des conteurs naturels et les histoires constituent une façon naturelle

d'initier les enfants à l'alphabétisation. Même si l'alphabétisation englobe beaucoup plus que le fait d'entendre et de comprendre les histoires familiales, raconter est une composante de la base solide que les parents peuvent ériger. Les histoires familiales peuvent introduire les enfants à des scénarios culturels particuliers, elles offrent aux enfants un modèle de comportement humain et les préparent ainsi aux contenus des livres d'histoire. Les histoires familiales informent, socialisent et nous aident à communiquer nos pensées et nos sentiments, à peu près comme le font les histoires écrites.

Cependant, selon moi, le pouvoir des histoires familiales va bien au-delà de l'apprentissage de l'organisation d'une histoire et de l'anticipation de son contenu. Quand nous racontons des histoires familiales à nos enfants et les encourageons à nous raconter les leurs, nous leur permettons non seulement de découvrir qu'ils savent raconter une histoire, mais aussi qu'ils en ont une à dire. Bref, ils découvrent qu'ils possèdent le médium et le message. Ce faisant, ils peuvent s'associer à des auteurs qui écrivent leurs histoires et posséder un véritable stimulant pour faire partie de la communauté alphabète.

L'auteure remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son appui financier.

Anne McKeough, professeure agrégée au département de psychopédagogie de l'Université de Calgary, possède un doctorat en science cognitive appliquée de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario. Elle a corévisé trois volumes - Toward the Practice of Theory-Based Instruction, Teaching for Transfer et Schools in Transition - et est l'auteure principale de Story Thinking, un programme d'enseignement (voir page 23).

